

Collectif Auteurs en Cotentin

CET ÉTÉ-LÀ ...

1944

**Nouvelles, Récits,
et autres textes**

Collectif
AUTEURS EN COTENTIN

Nouvelles

Maud Fauvel
Joseph Fromage
Eric Jardin
Jack Lamache
Michel Lebonnois
Stéphane Martial

Récits et Témoignages

Marcel Launay
Jocelyne Corbel
Jean-Claude Boscher
Danielle Boulaire

Invité

Julien Lebonnois

Deux Poèmes/Chansons

Michel Lebonnois

Image de couverture et Illustrations

Bernard Carbonnel

Collectif Auteurs en Cotentin

CET ÉTÉ-LÀ ... 1944

Nouvelles, Récits,
et autres textes





Bernard Carbonnel

Né à La Feuillie dans la Manche, il y a quelques décennies.

Peintre et illustrateur, plusieurs livres aux éditions Equinoxe, plaisirs de campagne...

Illustrations dans la presse.

Nouveautés 2014 :

- « Croquetons du Cotentin », éditions Christophe Chomant

Nombreuses expositions particulières, en permanence à la galerie de Normandie à Saint-Vaast-la-Hougue.

Depuis la guerre de Cent Ans, le Cotentin, tout comme la Normandie, n'avait jamais plus été champ de bataille du moins sur terre puisque la bataille de La Hougue s'est tenue à nos portes maritimes. Si l'on excepte quelques escarmouches au temps des chouanneries, bêtes et gens avaient pu vivre en paix, loin des conflits incessants aux frontières du royaume et jusqu'à la république.

Et voilà que cet été-là, contre toute attente et à la grande surprise de l'Occupant, les Alliés décidaient de porter ici l'attaque qui s'avérerait décisive pour réduire à néant le rêve de Reich Millénaire né du cerveau fou du Führer.

Les « Auteurs en Cotentin », association d'auteurs ayant un lien de vie ou d'écriture avec le Cotentin, ont imaginé rendre hommage aux hommes et aux femmes qui ont été les acteurs de cette tâche fantastique, soldats étrangers mais aussi résistants sur le sol de France, ces Ombres sans qui rien n'aurait été possible.

Hommage aussi encore aux gens du pays, ces paysans qui ont accueilli les malheureux chassés des bourgs détruits, qui ont caché et guidé les parachutistes égarés dans les marais et dans nos chemins creux.

Ainsi sont nés ces Nouvelles et Récits, de l'imagination ou des souvenirs de leurs auteurs, avec ou sans lien avec la réalité, émouvants ou surréalistes, sans autre ambition que de répondre présents à ce rendez-vous de l'Histoire pour en faire MÉMOIRE.

Nous y avons « invité » des témoignages, bien ancrés dans la réalité de cet été 44. Celui d'un homme qui a aujourd'hui quatre-vingts ans et qui se souvient avec précision des journées qu'il a vécues alors qu'il avait vingt ans. Quatre autres qui font Mémoire de ce que fut en Normandie la vie des populations civiles pendant cette période de souffrances et d'espoir.

En ce début de XXI^e siècle tenté sinon par la négation tout au moins par l'oubli organisé de notre passé, parfois glorieux, trop souvent douloureux, il est indispensable, au risque de sembler rabâcher, de dire et redire encore ce que cette période a soulevé de haine, de folie, mais aussi et surtout de courage et d'abnégation pour venir à bout de « la bête immonde » aux multiples visages, qui ne rêve que de nous asservir et qui malheureusement n'est pas morte.

Il faut, encore et toujours, rester vigilants. Nous tentons d'y contribuer.

Michel Lebonnois
Président des « Auteurs en Cotentin »

*Si la bête immonde sort de sa tanière
Nous retrouverons le chemin des bois
Mets dans ma valise un gros pull-over
J'ai froid...*

Jean Ferrat



Maud Fauvel

Jeune écrivain née en 1977, ayant étudié l'histoire, elle s'intéresse à l'archéologie. Mémoire de maîtrise d'histoire et d'archéologie médiévale à l'archéologie à l'Université de Caen, intitulé « **Le château de Valognes, étude d'un lieu de pouvoir en Cotentin** » (Caen, 2001)

Elle a publié en 2008 un petit ouvrage sur Barbey d'Aurevilly et ses liens à Grandval. L'hôtel de Grandval-Caligny est cet hôtel particulier où il descendit plusieurs fois par an pendant les quinze dernières années de sa vie (et que Maud Fauvel habite aujourd'hui)

Bibliographie :

- **SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE. Une page d'Histoires de 1900 à 2000** Editions Corlet, 2006
- **JULES BARBEY D'AUREVILLY ET L'HOTEL DE GRANDVAL-CALIGNY** Ed. Plume de feu, 2008
- **REQUIEM POUR UN NOUVEAU MONDE Hommes et animaux.** Essai sur un mieux vivre ensemble. Ed Plume de feu, 2011
- **UN JEUNE PRÊTRE** Roman Ed Plume de Feu 2012

DREI MARKS

Les camions formaient comme un ballet incessant, moteurs vrombissants malmenés par des conducteurs pressés. De longs cortèges de ferrailles et de cris qui s'arrêtaient au carrefour pour mieux repartir vers un lointain incertain. Deux HENSCHEL 33 étaient garés non loin de moi. Quelques Schützenpanzerwagen, ces véhicules blindés à chenille, étaient passés sans ralentir leur progression.

GUILLEMIN me fit signe. Trois battements de pouce rapides suivis d'un clignement de petit doigt. Original, efficace, discret. Le signal tant attendu depuis quatre jours. GUILLEMIN, c'était mon copain. Le seul du groupe de douze hommes dont je faisais partie. Pendant que le reste de la division était au repos entre Bordeaux et Montauban, nous étions à marche forcée depuis une semaine ; cœur et sac bien lourds, fusil bien chargé, ventre trop léger... Mais ça n'était pas le plus dur. Voilà déjà huit mois que j'avais quitté mon Alsace natale. Riedisheim et la petite entreprise de pâte à papier de mon père. Les jeux insouciantes avec Elsa et ma petite bande. Nous nous retrouvions tous les soirs à l'auberge de Paul, mais depuis deux ans maintenant nous n'avions même plus le droit de nous dire bonsoir en français. C'était *Gute Nacht* ou *Auf Wiedersehen* sinon... Schirmeck : un camp de sûreté pour les durs à cuire, un camp de germanisation, l'anti-chambre du camp de Struthof. On en avait fusillé pour moins que ça, paraît-il... Alors, entre nous, pour les faire enrager, les « Autres », on disait pour se saluer *Drei Marks*. Le montant de l'amende pour non respect de la loi fixée par ces c... et par le Gauleiter WAGNER qui

administrait l'Alsace occupée. C'est lui qui était à l'origine de l'ordonnance d'incorporation de force des jeunes alsaciens et mosellans dans l'armée allemande. Incorporés « de force » car ils étaient loin de se porter volontaires pour servir l'armée ennemie. Ils étaient devant un terrible dilemme ; ils étaient moralement prisonniers du choix de laisser déporter, périr ou non toute leur famille s'ils n'intégraient pas l'armée allemande ou s'ils désertaient. Un jour, des copains qui refusaient d'apposer leur signature au bas du document d'engagement s'étaient vus torturer pendant six heures dans le bureau du maire du village d'à-côté. A la fin, GRÜNEWALD et HIRSHAU avaient cédé et ils étaient partis vers Strasbourg rejoindre tous les jeunes de la classe 26 pour y subir l'entraînement de soldats du Nouvel Ordre voulu par le fou à moustache. NIKLAUS avait résisté. On ne l'avait jamais revu. Quant à ERNST, qui avait signé tout d'abord puis s'était empressé de désertre, sa mère avait été déportée et son père fusillé en représailles immédiates. Les Allemands avaient besoin de sang frais pour reconstituer leurs troupes et ne faisaient pas de cadeaux.

Elsa avait été envoyée au *Reichsarbeitsdienst* (RAD), officiellement service du travail du Reich, en fait véritable service paramilitaire où chaque matin des dizaines de femmes alsaciennes étaient obligées de saluer le drapeau nazi avant de faire de multiples tâches ménagères dans une discipline de fer ou de remplir de poudre des tonnes de douilles dans le service d'auxiliaires de guerre dépendant de l'armée d'occupation.

Et moi, comme cent trente mille jeunes alsaciens et lorrains, j'avais été comme mes copains « incorporé de force dans l'armée allemande », corollaire de la honteuse et illégale

annexion des régions françaises de Moselle, Bas Rhin et Haut-Rhin par le III^{ème} Reich. Comme eux, j'avais intégré contraint et forcé cette armée ennemie. Comme eux j'étais Français et non Allemand. Comme pour eux, on avait menacé de mort ma famille, mon père, ma mère et mon jeune frère si dans les trois jours je n'avais pas rejoint l'unité où l'on m'avait versé d'office. Ma vie, je m'en fichais mais celle des miens comptait beaucoup pour moi. Le choix avait été vite fait. J'étais bien déterminé à désertier dès que ma famille serait en sûreté. Mais tout ne s'était pas passé comme prévu. Je n'avais plus de nouvelles de mes proches, je ne savais même pas s'ils étaient en vie ou pas, prisonniers quelque part ou bien... Non. Je préférais ne pas y penser. Alors, la mort dans l'âme, j'étais resté dans cette armée honnie, pour eux, pour que s'il y avait le moindre fifrelin de chance qu'ils restent en vie, je le leur donne.

J'avais subi l'entraînement militaire, les veilles de la nuit, les marches, les tirs au fusil ou à la mitrailleuse MG 34, les constructions de fortification, la conduite des engins, jusqu'à cette intégration forcée dans les « Waffen SS » du groupe reconstitué « Das Reich » où après un mois de classes épuisantes à Stablach, en Prusse-Orientale, nous arrivions dans le Bordelais. Près de vingt mille hommes stationnaient près de Montauban, dont la troisième compagnie du 1^{er} Bataillon de Panzergrenadiers du terrible Sturmbannführer DIEKMAN et le 4^{ème} Schutzstaffel Panzer-Regiment « Der Führer » de la 2^{ème} SS Panzer Division « Das Reich ». Notre petit groupe en dépendait, commandé par l'Unterscharführer ULFMANN...

Le camp venait d'être monté. Notre halte décidée ici, à Lauzerte, pour la nuit. Les SS s'interpellaient vivement et

l'Unterscharführer vociférait des ordres qui n'étaient pas toujours immédiatement suivis d'effet, ce qui déclenchait la rage sournoise de ce petit homme velu dont le physique contrastait avec celui de ses hommes, grands, blonds, impeccablement rasés.

A croire que le sentiment d'infériorité est ce qui meut les hommes de peu de foi.

Il y a quatre jours, j'avais eu des nouvelles de mon père par un oncle qui vivait à Paris. L'usine de pâte à papier était fermée depuis bien longtemps mais le court message que mon oncle avait fait transmettre à GUILLEMIN par l'intermédiaire d'un ami résistant était que « l'activité venait de reprendre à l'usine ». Ce message codé signifiait : « Ton père est vivant. Ta mère et ton jeune frère, Hugues, aussi ». Le voilà, le fifrelin d'espoir ! Je pouvais désertier. Mais il me fallait une confirmation qu'ils étaient bien hors de danger.

Aujourd'hui, par ce signe de la main, GUILLEMIN venait de me la donner. Je pris la résolution de partir discrètement quand la nuit serait tombée. Je savais que GUILLEMIN me suivrait. Lui non plus ne pouvait rester là. Il était un infiltré de la résistance limousine et ne pouvait continuer indéfiniment son action sans se faire prendre ou être obligé de commettre des gestes irréparables. Il devait quitter cette division même s'il en apprenait beaucoup sur certains éléments SS qui participaient à des opérations de lutte contre les partisans et qui menaient de sanglantes représailles contre la population civile. Avertis à temps grâce à GUILLEMIN, beaucoup de résistants avaient pu être sauvés d'une mort certaine.

« Oh, oh... MEYER ! Tu rêves ou quoi ? Va me chercher les P.M. (pistolets mitrailleurs) dans la réserve C ! » C'était l'Unterscharführer qui m'interpellait de la sorte. La voilà, la chance inespérée ! J'allais pousser une petite reconnaissance dans la réserve C. C'est-à-dire dans un de ces camions HENSCHEL 33 qui étaient garés sur la place, le long de la route qui menait à Limoges. « J'y vais, Sergent » m'entendis-je répondre à voix basse avant de me diriger vers ledit camion. Là, maintenant, tout pouvait changer pour moi. Je ne savais pas combien de temps encore allait durer cette maudite guerre ni combien de temps j'aurais encore à servir sous l'uniforme ennemi si je restais là. Ma décision était prise, j'allais me cacher dans ce camion qui repartait le soir même. « Tout doit être déchargé, et plus vite que ça ! » continuait à hurler le petit homme. Je vis mon copain marcher vers le camion pour cette corvée de munitions. GUILLEMIN, il savait les conduire, ces gros véhicules allemands un peu lents mais *sehr* costauds... Il m'aida à décharger le camion de toutes les caisses pleines de fusils Mauser et de mitraillettes 42 ; à la place, nous remettions les boîtes vides, soigneusement empilées dans un ordre impeccable, un vrai labyrinthe de caisses de bois laissant un petit espace ménageant une cachette-couchette juste assez grande pour nous deux.

La nuit était maintenant tombée et les deux camions s'apprêtaient à reprendre la route. Profitant de ce que les soldats de notre compagnie entraient en réjouissances, avec force bon vin qui venait d'être déchargé parmi les caisses, très certainement du vin volé, ce délicat Saint-Estèphe, nous nous glissâmes prestement dans le camion juste avant que les chauffeurs ne démarrent. Ils remontaient vers Limoges... Facile ! Parfois les choses qui paraissent les plus compliquées